

AVANT-PROPOS

Ils étaient 991 en 1939. 991 immigrants arrivés d'Europe orientale, Français et étrangers. 991 hommes et femmes, grands-parents, parents, enfants, célibataires, voisins, amis ou simples connaissances, travailleurs indépendants, salariés ou sans profession. 991 Juifs, identifiés par l'administration ou venus d'eux-mêmes se déclarer aux autorités françaises à l'automne 1940. 991 habitants de Lens victimes des politiques antisémites menées par les Allemands et leurs appuis locaux. En 1945, seuls 530 d'entre eux sont encore en vie. 487 ont été arrêtés, 466 déportés à Auschwitz ou Maïdanek parmi lesquels 17 seulement ont survécu. Ce livre se propose de raconter leurs parcours pendant ces cinq années.

Les faits sont aujourd'hui connus : être juif dans l'Europe nazie, c'est être identifié, poursuivi, stigmatisé, discriminé, persécuté, assassiné, anéanti. Une historiographie aussi solide qu'abondante décrit avec force et minutie les étapes, acteurs et moyens de la destruction des Juifs d'Europe¹. Qu'apporte donc l'histoire des 991 ? D'abord, elle aborde la question non du point de vue des bourreaux, qu'ils soient décideurs ou exécuteurs, mais du point de vue des victimes. Cette perspective n'est pas inédite. Dès le milieu des années 1970, un travail considérable a été mené pour compter les victimes de la Shoah². Leurs témoignages, non entendus d'abord, sollicités dans un contexte judiciaire ensuite, collectés en nombre dans une perspective mémorielle enfin sont venus profondément renouveler les connaissances du fait génocidaire³. Mais que dire de ceux qui se sont tus ? Que dire de ceux qui ne sont plus ? Les morts ont pourtant laissé des traces.

Plus récemment, certains sont partis à la recherche des « disparus », à l'instar de Daniel Mendelsohn qui relate dans le roman éponyme sa quête minutieuse des siens tués par les nazis. La démarche intime, singulière et littéraire n'est pas isolée. D'autres essais récents se sont employés à recueillir les documents d'archives portant sur les victimes. L'historien allemand Götz Aly, dans *Into the Tunnel*, rassemble, à la manière du *Pinagot* d'Alain Corbin, toutes les sources disponibles pour raconter la vie d'une petite fille, née le 27 juillet 1931 en Allemagne, tuée à Auschwitz le 3 mars 1943 alors qu'elle n'a pas 12 ans, victime anonyme parmi tant d'autres de la Shoah⁴.

Si notre livre prétend renverser la perspective, ce n'est donc pas seulement parce que les 991 sont des victimes, mais parce qu'ils sont 991 – et pas une famille ou une personne – et parce qu'ils sont voisins, parents, amis et connaissances. Autrement dit parce qu'ils forment un groupe social dans lequel leurs destins se croisent et se répondent, avant, pendant et après le génocide. Écrire l'histoire de ce groupe est notre ambition. L'écrire au ras du sol est notre choix. Reconstituer les réseaux d'interconnaissance, décrire les trajectoires au sein des familles, observer les itinéraires au jour le jour permet d'interroger les choix auxquels les 991 ont été confrontés. Faut-il se déclarer ? Quand ? Poursuivre ses activités ? Fuir ? Comment ? Doit-on rester ensemble ? Se séparer ? Que faire de ses biens ? À qui faire confiance ?

Parce que ces interrogations relèveraient de l'intimité des théâtres intérieurs, on estime généralement qu'elles ne peuvent faire l'objet d'une investigation historique. On en cherche les réponses dans les consciences individuelles. Se décline, dès lors, le registre du choix voire du jugement moral qui oppose la « naïveté » des uns à la « lucidité » des autres : les décisions ont-elles été judicieuses, pesées et opportunes ? Notre démarche propose une autre approche : il ne s'agit pas d'apprécier si les choix ont été bons ou mauvais, mais d'analyser le plus finement possible les conditions dans lesquelles les arbitrages ont été pris. Suivre une cohorte d'individus tout au long de la guerre amène à rendre compte de la variété des parcours. Ceci permet également de proposer des explications. Les décisions familiales, volontaires ou imposées, ont toujours une épaisseur sociale : elles n'ont de sens que dans les limites circonscrites d'un milieu de vie où sont repérées et analysées les relations entre les gens et les ressources dont ils disposent.

Ni l'un ni l'autre ne connaissions Lens et le bassin minier avant d'avoir commencé ce travail. Ou par quelques images, partagées par tous : son équipe de football, ses mines aujourd'hui fermées. Mais Lens n'était pas le propos. Ce livre est né de la rencontre entre une interrogation épistémologique et un formidable corpus de sources. Les archives sont aujourd'hui ouvertes sans restriction aux chercheurs. Des archives du Pas-de-Calais à celles de l'United States Holocaust Memorial Museum de Washington (USHMM), partout nous avons cherché la trace des 991. Jusqu'à ressentir de l'attachement, presque une familiarité avec eux. Cette recherche mobilise une considérable masse documentaire : dossiers et lettres de déclarations, fichiers de recensements, comptes rendus de surveillance, courriers adressés aux administrations, dossiers d'aryanisation, listes de convois, dossiers de naturalisation mais également les archives suisses relatives aux réfugiés et celles des camps d'extermination. Au sein de cet ensemble, les témoignages sont extrêmement rares. C'est que les survivants sont très peu nombreux. Sans témoignage, cette histoire n'est pourtant pas sans parole. S'atteler à suivre les parcours des uns et des autres en se plongeant dans les dossiers administratifs nous a conduits à dénicher des récits extraordi-

naires cachés dans un formulaire de naturalisation ou un procès-verbal d'arrestation.

Cette histoire part de Lens, dans le Pas-de-Calais, zone dite « interdite » à partir de mai 1940, située entre trois pays de référence : l'Allemagne, pays occupant, la France puisque l'ensemble des agents de l'État dépendent d'autorités centrales à Paris et à Vichy, la Belgique enfin à laquelle la zone interdite est rattachée. L'ensemble des acteurs de la discrimination y jouent un rôle : autorités allemandes, police et fonctionnaires français. La violence qui s'y déroule est particulièrement marquée : la moitié des Juifs lensois sont déportés (contre environ 25 % pour la France). Mais l'histoire sort bien vite du bassin minier pour suivre les trajets de ceux qui partent, en zone occupée, en zone libre, en Suisse. Elle passe par Malines, le camp d'internement belge. Elle finit dans les camps de la mort.

L'acharnement mis à traquer les Juifs est remarquable. Mettre au jour les traces matérielles de l'histoire de l'extermination, c'est toucher du doigt les preuves matérielles de la déshumanisation : les registres austères des camps nazis ne contiennent plus de noms, seulement des numéros. « Unir l'étude des morts au temps des vivants », disait Marc Bloch. Fouiller, dépouiller les fonds d'archives pour avancer sur le chemin du savoir. Nourrir les récits de faits, traquer les traces, construire un sens. Notre histoire répond à une grande question par 991 histoires, des histoires d'hommes, de femmes, d'enfants qui disent bien mieux que des grands mots, la diversité des trajectoires face à la force des persécutions. Mais elles permettent surtout de comprendre ce que fut, dans un lieu et un temps donné, être juif.